

ALICE
BECKER-HO

LES PRINCES DU JARGON

UN FACTEUR NÉGLIGÉ AUX
ORIGINES DE L'ARGOT DES
CLASSES DANGEREUSES

nrf

GALLIMARD

« O tchor ay e kurva tchi purin pe »

PRÉFACE À LA DEUXIÈME ÉDITION

Les Princes du Jargon a paru en septembre 1990. J'y ai prouvé que la venue des Gitans dans l'Europe du xv^e siècle, qui coïncidait avec la formation d'un argot spécifique des classes dangereuses organisées, n'était pas restée sans influence sur ce phénomène. J'ai montré qu'un tel langage secret, volontairement travesti, avait été forgé d'abord à l'aide de la langue parlée par les Gitans; au lieu de dériver, comme on l'avait longtemps soutenu, de différents patois nationaux. Dans cet argot qui est attesté en France depuis plus de cinq siècles, n'étaient réellement admises qu'une vingtaine d'étymologies *romani*. J'en ai fait apparaître plus de cent autres; pour trois ou quatre d'entre elles, tout au plus, une autre origine est possible.

L'importance qualitative de la découverte n'a échappé à personne. Mais M. Marcel Cortiade, seul, par une note de lecture publiée dans *Études tsiganes* (n^o 4/1990) a cru devoir émettre quelques réticences étranges. M. Courthiade, qui n'est pourtant pas un enfant de chœur, se donne l'air de n'avoir pas compris de quoi j'ai parlé. Il

biaise en fuyant le terrain, et conclut que cela n'est pas « vraiment une révélation [...] plusieurs auteurs et notamment Frédéric Max — d'ailleurs cité à l'occasion, ont déjà établi le rapport, mais d'une manière trop limitée aux yeux de l'auteur ». Il insinue simultanément que c'est même faux : « On trouve aussi des contrevérités flagrantes comme celle de la fixité des argots ou encore de la filiation directe entre la romani et l'argot*. » Enfin, il lui faut prétendre avec une égale fermeté que tout cela était *déjà* démontré : « En fait, les travaux de Peter Bakker ont récemment éclairé d'un jour nouveau et d'une façon rigoureuse et fiable les rapports entre romani, caló, argot des voyageurs, éléments tsiganes des argots et argot en général. » Un si honnête expert pourrait applaudir avec un enthousiasme égal la recherche qui mettrait en évidence que, dans tout le champ de la francophonie, le fonds linguistique commun est bel et bien le français. Mais George Borrow, dès avant 1841, avait recueilli « several vocabularies of various dialects of the Gypsy tongue, made by him in different countries ». Peut-être ne reconnaîtrait-on plus aujourd'hui à Borrow cette rigueur et cette fiabilité que garantit l'usage d'un ordinauteur ?

M. Courthiade n'est pas plus naturel lorsqu'il veut rendre compte de la partie lexicale. De la « liste de 130 termes argotiques avec essai d'étymologie romani », il distingue trois types : « Ceux dont la filiation est confirmée [...] ceux où la suggestion de l'auteur présente une nouveauté intéressante [...] ceux qui relèvent de la plus haute fantaisie. » M. Courthiade se garde bien de dire

* C'est en effet le point principal que j'aurai affirmé ; et que M. Courthiade aura nié, en 1990.

lesquels, ou même de préciser le rapport numérique entre eux. On connaît le nombre des filiations confirmées (une vingtaine), ce sont les plus transparentes. Mais en face de ce qu'il veut bien juger intéressant ou relevant de la plus haute fantaisie (« la plupart »), M. Courthiade dévoile maladroitement ses propres suggestions, inintéressantes et sans grande fantaisie : *dèche* ne serait que l'abréviation de déchéance, et *crèche* une métaphore pour maison ! Ce manque de sérieux attache à la critique de M. Courthiade (*kedesavó...*) une odeur de désinformation sur commande.

M. Courthiade exprime, pour finir, sa plus authentique déception : « L'absence de bibliographie est une des lacunes de cette étude. » Et voilà bien ce qui gêne. La fastidieuse bibliographie en fin d'ouvrage, augmentée de l'inévitable index, prouve aujourd'hui, à elle seule, chez les universitaires ou ceux qui veulent s'en donner le genre, le « métier » d'un auteur. Ceux qui donnent des bibliographies n'ont généralement pas lu les livres, et ces bibliographies sont là à l'usage de ceux qui ne les liront pas davantage. Elles prouvent tout au plus que l'ordinateur a été massivement informé ; elles sont la caution obligée de toute recherche pour paraître sérieuse. Or, dans tous les ouvrages traitant d'un même sujet, à partir des mêmes sources, on retrouve inlassablement, et plus ou moins bien paraphrasées, les mêmes informations, souvent avec les mêmes mots répercutés à l'infini. Ce qui a été établi par d'autres, sournoisement admis, réapparaît comme autant de trouvailles, sans guillemets ni références, et le plus souvent sans faire avancer les connaissances sur le sujet. Mais cela permet d'étendre quantita-

tivement, à très peu de frais, le champ de l'information incritiqué, sans se risquer à juger la valeur qualitative de chaque élément évoqué, ni la pertinence de l'usage qui en est fait dans l'ouvrage propre de son « inventeur ».

Mes sources, au contraire, sont clairement citées, sans donc qu'il puisse y avoir là aucune ambiguïté ; et j'ai même choisi de composer directement à partir des citations originelles, dont tout le monde pourra ainsi connaître les auteurs. Et je conserverai cette forme sur tous les points où je n'aurai pas apporté d'élément particulièrement nouveau, aux plans historiques ou linguistiques. Quant à la méthode, ceux qui pourraient la comprendre ne penseraient certainement pas à aller la chercher dans une bibliographie.

Les véritables prédécesseurs de cet ouvrage sont Georges Guieysse et Marcel Schwob, dont on a fini par admettre, mais avec beaucoup de mauvaise grâce et de retard, les découvertes définitives et incontestées : d'une part sur les procédés artificiels dans la formation de l'argot et, d'autre part, sur le jargon des Coquillards. Les philologues de l'époque voyaient déjà d'un mauvais œil une hypothèse qu'ils n'avaient pas envisagée ; ou qu'ils ne souhaitaient pas retenir. Il suffit de donner l'exemple de l'allusion expéditive et désinvolte faite par Lazare Sainéan dans sa préface à *L'Argot ancien* (Paris, 1907) : « Si l'on fait abstraction des documents relatifs à l'argot, il n'y a, dans cette stérile abondance, que deux travaux qui méritent d'arrêter le linguiste : les *Études de philologie comparée sur l'argot* de Fr.-Michel (1856) et l'*Étude sur l'argot français* de Marcel Schwob et Georges Guieysse (1889) [...]. La mono-

graphie de Marcel Schwob est surtout précieuse par l'esprit qui l'anime. Elle complète l'œuvre de Fr.-Michel sur plus d'un point, tout particulièrement du côté imaginaire, en exposant avec précision les règles des procédés artificiels, familiers à l'argot moderne [...] toutes ces qualités ne doivent pas nous dissimuler les hardiesses d'une analyse souvent aventureuse et surtout le péril qu'il y a à transporter dans le passé des tendances qui caractérisent exclusivement l'argot moderne. Au travail (publié dans le septième volume des *Mémoires de la Société de Linguistique*) il faut ajouter les deux articles sur le jargon des Coquillards (parus dans le même volume), irréprochables comme documentation et comme méthode, mais restés à l'état de fragment. » En 1912, Sainéan dédiait, cette fois, ses *Sources de l'argot ancien* « A la mémoire de Francisque Michel et Marcel Schwob, initiateurs des études argotiques ». La collaboration de M. Pierre Champion à ce deuxième volume n'y était peut-être pas étrangère. Cette œuvre qui rassemblait pour la première fois quatre siècles de littérature et de documentation argotiques a été par la suite, bien sûr, abondamment pillée.

Dans ces milieux spécialisés, une autre particularité est la facilité avec laquelle on peut se renier. Dans son — à bien des égards — remarquable *Dictionnaire historique des argots français* (Éd. Larousse, 1965), Gaston Esnault admet finalement, entre autres, l'« Etym. Romani » de MISTO, MICHTO après l'avoir hautement rejetée dans un article qu'il consacrait aux « Ciganismes en français et gallicismes cigains » paru en 1935 dans le *Journal of the Gypsy Lore Society* : faisant, dans les deux cas, autorité en la matière. Les bénéficiaires de son héritage ne l'en traite-

ront pas mieux pour autant. Entre tous les dictionnaires d'argot que l'on réédite à présent, reste épuisé « notamment le plus fiable, celui de Gaston Esnault que le *Larousse de l'argot* vient aujourd'hui remplacer », annonce cyniquement Denise François-Geiger dans l'introduction de ce dernier ouvrage (Paris, 1990). On reconnaît là le ton d'un Duby, dont la seule supériorité sur Marc Bloch a été d'entrer au Collège de France, quand il était devenu si vulgaire d'y entrer (cf. sa préface à la réédition d'*Apologie pour l'Histoire*, A. Colin, 1974*).

On a pu vite mesurer l'effet des *Princes du Jargon* sur les risibles universitaires argotologues. Venus de la linguistique structuraliste, nuance Guiraud, ils ne connaissent évidemment ni le « milieu », ni l'argot, et préfèrent donc mettre l'accent sur le *plus récent* argot qui est à leur portée : le parler branché des lycéens (leurs enfants en général, auprès desquels ils vont s'instruire). C'est donc l'autre pôle de l'argot qu'ils veulent privilégier : la créativité du langage populaire. « L'argot n'est pas simplement l'instrument pauvre et misérable du peuple et des truands, bref de la canaille, mais quelque chose qui est savoureux et revigorant sous ses formes anciennes comme sous ses formes actuelles. » De là à se substituer au langage populaire lui-même, il n'y a qu'un pas que franchissait allégrement en décembre 1990 le CEPLAFE (Centre d'Étude du patrimoine linguistique des argots francophones et étrangers). Ce CEPLAFE s'est alors illustré, avec la caution de quelques argotiers choisis,

* Qui constituait la septième édition. Une huitième édition vient de paraître (1991) sans l'odieuse préface; et aussi sans les subsides qui l'accompagnaient, peut-on y lire.

en entreprenant de créer de l'argot. L'expérience fut concluante. Cela a donné, par exemple, « écrevisse » pour écrivain. On retrouve ainsi, inversée, la méthode même que ces gens appliquent face à une étymologie qui leur est obscure : *dèche*, abréviation de déchéance, ou bien *épingler* métaphore pour attraper, etc. Un enfant de cinq ans parle cet argot-là.

Mon pôle se trouve à l'opposé. Je n'ai traité que du langage effectivement utilisé par des classes dangereuses, même si celui-ci, pour des raisons sociales évidentes, est en partie passé dans le langage populaire, à Paris tout particulièrement, embelli des métaphores que l'on sait.

Dans la présente édition, le lexique est enrichi de trente mots nouveaux ; mais surtout mon étude se voit étendue et confirmée par une observation internationale. L'observation se trouve forcément limitée aux langues étrangères que je peux connaître. Mais déjà ces preuves supplémentaires devraient mettre fin à toute discussion.

(novembre 1992)

•

Une chaire d'argotologie a été créée à la Sorbonne en 1986, dit-on. On y traite de « la thématique incitative à l'emploi de l'argot », des « jargons, technoclectes et argot commun », de « prises de paroles codifiées et transgressives », etc. L'École des Langues orientales dispense, elle, depuis plus de vingt ans, des cours de tzigane.

Le royaume fermé de l'argot, c'est-à-dire un langage clos et le champ social où il est parlé, a inspiré, inspire encore, bien des écrivains. Il est un défi aux linguistes qui y déploient leurs talents. Quant aux Gitans, dès leur apparition en Europe, ils ont suscité la curiosité générale, sans jamais l'épuiser. Les sciences dites humaines ont pris la relève dans la recherche pluridisciplinaire, avec leur cortège de linguistes, tsignanologues, ethnologues, sociologues, dialectologues, folkloristes et autres. Mais il faut savoir dans quelles circonstances, en quels temps et en quels lieux, ces deux mondes de la marginalité se sont formés. Si l'on a beaucoup écrit, et très souvent n'importe quoi, sur ces deux phénomènes, on ne les a pas comparés. On ne les a même jamais rapprochés.

« C'est dans les témoins malgré eux que la recherche historique, au cours de ses progrès, a été amenée à mettre de plus en plus sa confiance », dit Marc Bloch dans son *Apologie pour l'Histoire*. Les documents qui témoignent des secteurs troubles de la société, du fait même de leur marginalité particulière, sont évidemment peu nombreux, indirects, tardifs. Mais ils éclairent et confirment ce qui, sans eux, aurait pu passer pour une coïncidence dans la période de leur apparition. Mais justement le langage utilisé dans ces *milieux* constitue un témoignage éclatant des rapports qui ont existé entre les Gitans et les classes dangereuses ; et cela dès leur commencement quand se dissout la société du moyen âge. Les choses qui ne doivent pas être trop lourdement expliquées, la connaissance historique permet de les suggérer, dans l'éclairage exact qui leur convient.

*

Si l'argot, au sens de langage secret, a existé dans différents temps et différents pays, on s'accorde pour lui donner comme origine historique, en France, le jargon du xv^e siècle. « Au milieu du xv^e siècle et pendant les décennies qui suivent, apparaissent en France, toujours plus fortes, de grandes bandes qui comptent plusieurs centaines d'individus et dont l'unique activité est le brigandage, le pillage et le vol. C'est à cette définition que répond la plus célèbre des bandes du xv^e siècle — celle des Coquillards — qui, dans les années cinquante, dévastait la Bourgogne et que les autorités de Dijon finirent par découvrir. Une quinzaine d'entre eux (mais on estime que

nrf



9 782070 728220

93- I A72822 ISBN 2-07-072822-6 98FF tc